

Ironie : *Les inactuels*

Interrogation Critique et Ludique n°204 – Septembre/Octobre 2020

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Du discours scientifique à la démagogie

La communication est le processus par lequel des mémoires sont liées par les canaux. La manière dont elles sont ainsi liées est la structure de ce processus. Je distinguerais deux structures de base. Dans la première les messages coulent d'une mémoire vers d'autres. Je l'appellerai « discursive ». Dans la deuxième structure les messages oscillent entre mémoires. Je l'appellerai « dialogique ».

Des exemples pour la première structure : cette conférence, des livres, la TV, les affiches, les expositions d'art, le supermarché, l'administration publique. Des exemples pour la deuxième structure : la discussion qui suivra cette conférence, les parlements, les laboratoires, la poste, faire l'amour, danser et se battre. Je considérerai d'abord le discours et réserverai la considération du dialogue pour la prochaine fois. Mais il faut dire quelques mots tout de suite, au sujet de la relation qui existe entre les deux structures de base de la communication.

Il n'y a pas de dialogue sans discours, et vice versa. Car le dialogue élabore les informations pour le discours, et le discours distribue les informations à être dialoguées. Aussi : le discours est un aspect du dialogue et vice versa. Par exemple la philosophie : tout livre philosophique est un discours qui fait partie du dialogue philosophique, (« nous sommes un dialogue avec les Grecs », Heidegger), lequel dialogue fait partie du discours de la pensée, lequel fait partie du dialogue entre les hommes au sujet de l'homme, lequel dialogue fait partie du discours de l'histoire, etc. Néanmoins à chaque lieu et moment une des deux structures domine l'autre. Le baroque et l'ancien régime sont des exemples pour une domination dialogique : l'ellipse autour du soleil newtonien et autour du Roi-Soleil, les tables rondes dans les salons des grandes dames, le menuet et le duel. Les révolutions américaine et française résultent en domination discursive : les grands orateurs, l'expansion impérialiste, le progrès darwinien et technologique, les pas de l'oie et la TV. Cette domination discursive s'accroît toujours et le dialogue est à présent en danger de disparaître. Quand les gens disent qu'ils ne communiquent pas, ils veulent dire que le dialogue est devenu impossible. Le discours, au contraire, est omniprésent, et on n'a jamais communiqué aussi cosmiquement comme à présent dans ce sens.

En communication discursive l'information emmagasinée dans la mémoire de l'émetteur est transmise aux mémoires des récepteurs. Le propos est de distribuer cette information pour la conserver contre l'action entropique du temps. Le discours est conservateur. « Traditionnel » au sens strict du terme « *traditio* », (transmission). Mais

il peut être dynamique. Il y a des discours, (comme celui de la science), qui absorbent à chaque pas les informations provenant des dialogues pour les distribuer. C'est un conservatisme progressif. Cette dialectique interne du discours devient évidente dans ce grand discours qui est le but de tous les discours et dialogues : dans la « *paideia* ». C'est le discours dont une génération est l'émetteur, et l'autre génération est le récepteur, et lequel rend l'homme un être historique. La *paideia* est conservative, car elle préserve les informations acquises, et elle est progressive, car elle absorbe les informations dialogiquement élaborées. Mais toute *paideia* présente une face différente de cette dialectique. La *paideia* des sociétés dites « pré-historiques », (par exemple des Australiens), est moins ouverte à des informations nouvelles que ne l'était la *paideia* occidentale avant la révolution communicationnelle du présent. À présent, la *paideia* occidentale se ferme, car la domination du discours, (qui est apparemment un phénomène progressif), élimine progressivement les dialogues producteurs d'informations nouvelles. La « post-histoire » ?

Je vous propose quatre structures de discours, (il y en a d'autres) : la pyramide, l'arbre, le théâtre et l'amphithéâtre.

Dans la structure pyramidale l'émetteur transmet l'information vers un nombre de récepteurs qui la transmettent vers un nombre plus grand de récepteurs par degrés. Le système féodal et de l'administration publique sont des exemples.

Dans la structure de l'arbre l'émetteur transmet l'information vers un nombre de récepteurs qui la coupent en tranches, retransmettent les tranches vers des récepteurs qui coupent les tranches en sous-tranches, et par cette retransmission spécialisante le discours se ramifie. Le discours scientifique et technologique sont des exemples, et l'arbre est aussi le modèle d'autres discours, comme celui des arts, mais il y a là des problèmes.

Dans la structure théâtrale l'émetteur transmet l'information vers des récepteurs disposés en semi cercle pour que l'information émise soit ensuite dialoguée. L'école en est un exemple, et le parlement en est un autre. La révolution communicationnelle est en train de rendre cette structure archaïque.

La structure amphithéâtrale, (le cirque), émet l'information vers un horizon circulaire de récepteurs de plus en plus immense et de plus en plus amorphe, (la masse). La TV et la presse en sont des exemples. C'est la structure la plus avancée techniquement, et la plus efficace pour la distribution d'informations.

Le récepteur reçoit l'information par deux méthodes de base : il ouvre sa mémoire vers l'émetteur, (il l'admet), ou sa mémoire est ouverte par l'émetteur, (l'information s'infiltré). Un exemple pour la première méthode : la boîte TV dont le récepteur presse le bouton. Un exemple pour la deuxième méthode : l'affiche dont le message s'infiltré. L'analyse psychologique des deux méthodes, (message conscient, subliminal etc.), est insuffisante. Il s'agit là du problème de la liberté. Il n'est pas bien analysable. Mais l'analyse logique le touche mieux que la psychologique. On a proposé le concept de la « croyance zéro ». La croyance zéro est une structure vide et ouverte à des informations de la même structure. Les ordinateurs ont une croyance zéro pour des informations spécifiquement structurées. Ils étaient programmés ainsi. C'est un concept utile.

Quand il y a de la croyance zéro par rapport à l'information, le discours emploie la première méthode. Quand il n'y a pas de croyance zéro suffisante le discours emploie la deuxième méthode : il reprogramme les mémoires de récepteurs. Cette deuxième méthode s'appelle « l'exécutif ». Donc : l'absence d'un exécutif dans un discours donné est la preuve négative qu'il s'agit d'un discours admis par les récepteurs. On peut affirmer avec des arguments très forts qu'à présent tous les discours disposent d'un exécutif sauf celui de la science. Beaucoup de discours cachent leur exécutif, (comme c'est le cas de la TV), mais c'est un des devoirs de la *communicologie* de les rendre évidents. J'appellerai les discours exécutifs des discours « tyranniques », les discours basés sur une croyance zéro des discours « autoritaires ». Donc à présent il y a des forts arguments pour dire que notre seule autorité est le discours scientifique.

Si c'est vrai, nous voilà dans une situation curieuse. Pendant des siècles notre société était structurée par un discours autoritaire dominant celui de l'Église. Pratiquement tous les récepteurs, (y compris les hérétiques et les dissidents), était programmés pour une croyance zéro par rapport à ce type de message. Et cela était cohérent avec la structure pyramidale de ce discours. Il y avait un auteur du message, (Dieu), et une hiérarchie de transmetteurs, (des autorités). C'était un discours autoritaire, par la croyance zéro, et par sa structure même. La Renaissance a détruit la dominance discursive, et notre société est devenue structurée par des dialogues. La croyance zéro, (qui n'est pas, rappelons-le, une foi), s'est perdue par rapport aux messages de l'Église, et son discours est devenu tyrannique. D'ailleurs : dans une situation structurée par le dialogue, le problème de l'autorité et de la tyrannie est poussé vers l'horizon.

Avec les révolutions française, américaine et industrielle, le discours est redevenu la structure dominante, et les problèmes de l'autorité et de la tyrannie sont redevenus centraux. Simultanément il s'est établi une seule croyance zéro grâce à ces révolutions : celle par rapport aux informations du discours scientifique. Tous les autres discours, (celui de l'état du droit, etc.), sont donc devenus tyranniques. Mais la structure du discours scientifique, l'arbre, ne se prête pas pour un discours autoritaire. C'est un discours d'un type nouveau, et sa méthode est un type nouveau de doute. La croyance zéro par rapport au discours scientifique et donc anti-scientifique. Mais c'est cette croyance zéro qui fait du discours scientifique notre seule autorité. Du point de vue de la communication la science est en opposition avec elle-même. Nous en reparlerons, car c'est un problème de base.

À présent, donc, notre société est dominée par la communication discursive. Le discours de la science, avec sa structure de l'arbre, est notre seule autorité véritable, mais elle ne peut pas l'être. Les discours théâtraux, qui sont ouverts aux dialogues, sont périmés techniquement, et la crise de l'université en est un exemple. Les discours pyramidaux sont tous devenus tyranniques. Mais ce sont les discours amphithéâtraux qui marquent notre situation et la rendent nouvelle par rapport au passé. Notre société est devenue un amphithéâtre cosmique, un cirque cosmique, et non pas un village cosmique comme le dit McLuhan.

Le discours est le processus par lequel une information disponible est distribuée à des mémoires-récepteurs. L'information disponible est publique. Elle devient privée. L'homme public devient privé quand la TV le projette dans le salon privé. Le dialogue est le processus par lequel des informations partielles emmagasinées dans des mémoires sont élaborées pour devenir une information disponible. Elle devient publique. Celui qui participe d'un dialogue rend publique ses informations. Donc : le discours privatise le public, et le dialogue rend public le privé. Ou : le discours dépolitise, et le dialogue politise. Ou encore : la société dominée par le discours est une masse, la société dominée par le dialogue est une « polis ». Ou bien : une société dominée par des discours tyranniques comme la nôtre, et où la seule autorité ne peut pas l'être, est en train de devenir une masse totalitaire. Nous sommes à l'origine de la première véritable masse totalitaire, (Hannah Arendt), à moins que le dialogue puisse être établi d'une manière ou d'une autre.

La méthode du discours tyrannique est la reprogrammation des mémoires-récepteurs par des exécutifs, et leur but est d'établir une nouvelle croyance zéro. Après cet établissement, le discours devient autoritaire. C'est seulement pendant la reprogrammation qu'on peut la constater. La véritable masse totalitaire vers laquelle nous marchons grâce à la révolution dans la communication ne sera pas une tyrannie, mais l'établissement d'une autorité définitive. Elle est tyrannique seulement maintenant. L'autorité qu'elle établira sera définitive, car il n'y aura plus de dialogue pour proposer des informations nouvelles. Post-histoire. Cela n'est ni une utopie, ni une anti utopie. Car ce n'est pas un pronostique : c'est une diagnose. Le futur est déjà là. À moins que nous agissions maintenant.

La reprogrammation de nos mémoires est faite par des méthodes brutales et aussi subtiles. Quelques-unes de ces méthodes sont basées sur les connaissances scientifiques. On peut les appeler « démagogiques » au sens strict de ce terme. C'est un nouveau type de démagogie. Difficile à découvrir, et encore plus difficile à y résister. Le but de l'engagement politique est de découvrir et de résister aux méthodes brutales de la reprogrammation. Le but de la *communicologie*, (y compris le cours présent), est de découvrir et de résister aux méthodes plus subtiles, à la démagogie.

Vilèm Flusser

Texte inédit d'une conférence – vers 1975 – sur le site *Flüsser studies*
Conférence qui faisait partie d'un ensemble de conférences qui n'ont finalement pas été publiées et qui devaient l'être sous le titre Les phénomènes de la communication.

La banalité du mal

Sous l'impression de la mort soudaine de Hannah Arendt, et dans l'absence de ma bibliothèque, je chercherai à vous transmettre, très brièvement, l'impact de cette pensée sur ma mémoire. Je partirai de trois contradictions, dont il est difficile de dire si elles sont dialectiques :

- a) la contradiction « valeur – value » (value-worth)
- b) la contradiction « travail – labeur » (work-labor)
- c) la contradiction « loisir – repos » (leisure-rest)

Et je définis : « Valeur » d'un objet est sa relation avec ce qu'il doit être, et « value » d'un objet est son échangeabilité avec un autre objet. « Travail » est une activité qui a pour but d'imprimer une valeur sur un objet, et il finit quand cette impression, (« l'œuvre »), est faite ; et « labeur » est une activité nécessaire, sans but interne, qui se répète éternellement, et se transmet de génération en génération. « Loisir » est la situation de l'homme après avoir fini son travail ; et « repos » est la situation de l'homme épuisé par le labeur.

Les termes à gauche des trois contradictions articulent une forme d'existence humaine, (valeur-travail-loisir), les termes à droite en articulent une autre, (value-labeur-repos). La structure de la première forme est un « projet », un arc, (en grec « *biòs* »), et la structure de la deuxième forme est un cercle, (en grec « *kyklòs* »). Le climat de la première forme est la liberté, et de la deuxième l'esclavage. Le parfum de la première forme est celui de la décision, et de la deuxième forme est celui de l'ennui. La première forme est la vie politique, (« *vita activa* »), la deuxième est la vie économique, (« *vita privata* »). Il y a une troisième forme de vivre, la « *vita contemplativa* », qui peut, en certaines conditions, naître du loisir, mais il n'est pas convenable de l'élaborer dès le commencement de cette conférence.

L'histoire de l'Occident peut être considérée comme le développement inexorable d'un thème : la synthèse de l'esprit et de son objet. C'est un thème de travail. Il y a trois moments décisifs dans cette histoire : le christianisme, qui est l'exposition du thème, (Dieu devenu corps) ; la révolution bourgeoise du XIV^{ème} et XV^{ème}, qui est l'imposition du thème sur la société, (la morale du travail) ; et la révolution industrielle du XVIII^{ème}, qui est l'élaboration du thème, (l'élimination du labeur par sa mécanisation, donc la libération des serfs).

Le christianisme a éliminé la vie contemplative de l'Occident, car la contemplation, la vision théorique, est devenue, lentement, une forme de vie soumise au travail. (La lutte entre le Pape et l'Empereur est une des manifestations de cette élimination). La révolution bourgeoise a reformulé la théorie pour qu'elle devienne un travail, et la science en est le résultat. Et la révolution industrielle a appliqué cette théorie devenue travail au labeur, et a ainsi produit les machines, les industries, et l'appareil industriel. En thèse, donc, le thème occidental est-il réalisé : la synthèse de l'esprit et du monde objectif est l'appareil.

On devrait donc supposer que la vie économique a été éliminée aussi bien que la contemplative, que tous les hommes sont libres au travail et au loisir, à la « création et à la récréation ». Et c'est en effet cela que le marxisme suppose, car le marxisme est la dernière et la plus parfaite forme du thème de l'Occident.

Ce n'est pas le cas. Non au sens : « ce n'est pas encore le cas », mais au sens : « ce ne peut jamais être le cas ». La révolution industrielle n'a pas éliminé la vie économique, elle l'a reformulée, et, en la reformulant, elle menace d'éliminer la vie active. La reformulation de la vie économique par la révolution industrielle est la suivante : la « value » comme échangeabilité est devenue échangeabilité par consommation, donc échange de produit en déchet, et de déchet en produit, (re-cyclage). Le « labeur » est devenu fonction dans deux sens : fonction dans le fonctionnement de l'appareil producteur, et fonction de la transformation des produits en déchets. Le « repos » est devenu une époque de non fonctionnement de plus en plus étendu, et il prend les formes de longues soirées devant la TV, des week-ends, des vacances, des retraites à 60 ans. La structure de cette nouvelle forme de vie économique est toujours cyclique : sans but interne, en fonction circulaire par rapport à l'appareil : produire pour consommer, et consommer, (même et surtout pendant le repos), pour permettre la production. Le climat est toujours celui de l'ennui mais ce n'est plus l'ennui du vide, c'est l'ennui de la sensation violente éphémère. Et le « *laboureur* » n'est plus un esclave, ni un serf : c'est le fonctionnaire, mais il est toujours déterminé par son activité circulaire sans but.

Cela n'est pas une conséquence d'une mauvaise application de l'appareil. Aucune reformulation de l'appareil, par n'importe quelle reformulation de la relation entre propriétaires et exploités, peut changer cela. C'est au contraire une conséquence nécessaire de tout le thème de l'Occident. On ne peut pas reformuler l'appareil pour qu'il permette la libération de tous. L'appareil est, par sa structure même, l'esclavage total. S'il y a encore de la liberté, de la vie active, de la valeur, du travail, des loisirs, de la politique, c'est parce que l'appareil ne fonctionne pas encore bien. Quand l'appareil sera parfait, non seulement ces formes de vie seront éliminées, mais personne n'en ressentira le manque. Tout le monde sera fonctionnaire, (*apparatchik*), et le fonctionnaire ne peut pas savoir ce qu'est une valeur, un travail, ou le loisir. L'appareil est son horizon, il fonctionne dedans, et il ne peut pas le transcender. La question du propos de l'appareil devient, en une telle situation, une question métaphysique, para-religieuse. Et déjà, les problèmes posés par les marxistes, qui veulent reformuler l'appareil pour nous libérer, ont ce caractère pour les fonctionnaires du présent.

L'appareil n'a pas de propriétaire. Il est trans-humain. Il ne s'agit pas d'une *mythologisation* anthropomorphique de l'appareil. C'est l'expérience concrète du fonctionnaire. C'est l'appareil qui prend les décisions en fonction de son propre fonctionnement. Par feed-back. Le bouton rouge sur la table du président américain n'est pas là pour déclencher la guerre atomique : Le président est un fonctionnaire qui presse sur le bouton quand le fonctionnement de l'appareil le détermine. Il exécute. Il n'y a aucun intérêt caché derrière l'appareil. La *mythologisation* est au contraire de supposer de tels intérêts. Bien sûr : il y a encore des personnes qui ne sont pas des fonctionnaires. Elles voient l'appareil du dehors. Elles voient ces intérêts, du dehors. Pour de telles

personnes l'appareil est encore un instrument dans des mains des hommes. Mais c'est une fausse vision. Car ces « hommes-là », ne sont pas des hommes au sens traditionnel : ce sont des fonctionnaires. Et leur seul intérêt est le fonctionnement de l'appareil. Ils sont possédés par l'appareil, bien que, du dehors, ils semblent le posséder.

En tout cas : toute cette discussion est provisoire. Il n'y aura pas des non-fonctionnaires pour longtemps. L'appareil les récupère. Et ils n'ont aucun effet. Car pour avoir de l'effet sur l'appareil, il faut être dedans. Et plus on est à son centre, plus on fonctionne effectivement. La vie dans l'appareil c'est la carrière, et elle consiste en sauts d'un circuit externe vers un circuit plus interne. C'est un saut comparable aux sauts des particules d'orbite en orbite dans l'atome. Si on veut comprendre l'appareil, il faut prendre des modèles de ce type. La science qui étudie l'appareil n'est pas la sociologie, ou l'économie, ou l'anthropologie, ou n'importe quelle science humaine. C'est la cybernétique, la discipline qui étudie les systèmes complexes. Car le fonctionnaire n'est pas un homme, l'appareil n'est pas la société, la carrière n'est pas une vie, au sens traditionnel de ce terme. Si on l'appelle « l'état totalitaire », c'est déjà une concession à une terminologie traditionnelle. Par son automatisme, produit par une technologie qui est l'application des théories scientifiques, l'appareil est une organisation sans parallèle dans l'histoire. C'est une technocratie qui est une théocratie immanente.

Le fonctionnaire n'est pas un homme au sens traditionnel. Il n'a pas de valeurs, il ne travaille pas, il n'a pas de loisir : il a seulement une fonction. Il ne vit pas pour soi-même, ni pour autrui, ni pour quelque chose, ni absurdement, il vit en fonction de. Il est une variable, dont l'appareil est la constante. Vouloir le comprendre et le juger comme si c'était un homme, est une erreur ontologique. Le procès Eichmann à Jérusalem était une telle erreur. Les juges, les accusateurs, et les victimes de Eichmann croyais qu'il s'agissait d'un homme. Le procès était absurde. Eichmann n'était pas un criminel. Pour pouvoir l'être, il faut avoir des valeurs. Mais Eichmann fonctionnait en fonction de l'appareil nazi. Sa pensée était logique : il disait qu'il ne fonctionnait pas bien, (qu'il n'a pas tué assez de Juifs), et que l'appareil nazi ne le récompensait pas « bien », (il est resté toujours seulement *Obertruppenfuehrer*). Évidemment, ce n'était pas encore un fonctionnaire parfait, car le nazisme n'était pas encore un appareil parfait. Il avait encore des valeurs « privées » : il était un bon mari et père de famille. Le procès était donc absurde, mais très important quand même. D'un côté il montrait la puissance de l'appareil. Les Juifs dans le KZ sont devenus des fonctionnaires de leur propre destruction, et sans le procès on ne pouvait pas imaginer une telle force de l'appareil. De l'autre côté le procès montrait la banalité, la stupidité, le ridicule, du fonctionnaire, donc de l'appareil. C'est cela la découverte : le fonctionnaire ne peut pas être bon ou mauvais au sens éthique, ni haut ni bas, mais il est toujours banal. L'appareil montre, par ce procès la banalité du bien, (des bénéfices que l'appareil offre), mais, et c'est cela l'important, il montre la banalité du mal que l'appareil fait, même quand il s'agit du meurtre de 6 millions de personnes.

Eichmann est l'homme du futur. Le nazisme est un prototype de l'appareil. Le stalinisme en est un autre. Mais à présent l'appareil devient de plus en plus parfait, les technocraties dans les pays dits « sous-développés » en sont des exemples. Et les tendances en ce sens en Europe et en Amérique. Il y a de plus en plus d'Eichmann autour de nous, d'Eichmann banalement bon et d'Eichmann banalement mauvais. L'État totalitaire s'approche. Il n'y aura plus de contemplation, ni d'activité, seulement le fonctionnement circulaire, lequel, à la limite, aboutira à un fonctionnement totalement automatique, avec une humanité qui sera composée de fonctionnaires nés en retraite, et dont le seul fonctionnement sera celui de la consommation. Et n'est-ce pas cela le « paradis » selon le thème fondamental de la civilisation occidentale ?

Non, car il y a une erreur. L'erreur n'est pas dans l'application de l'appareil. L'erreur se cache au fond même du thème occidental. Dans sa dialectique « esprit-objet », et dans sa conception du travail et de la liberté. Il faut, pour éviter le futur, aller contre toute l'histoire de l'Occident et découvrir l'erreur. Retourner à la réalité cachée par l'histoire. Retourner à la chose. Faire l'effort phénoménologique. Car l'erreur n'est pas seulement dans notre vie politique, et sociale, et psychologique, et scientifique, et artistique, ou n'importe quelle autre manifestation de notre être dans le monde. L'erreur est dans notre être dans le monde lui-même. Et cette erreur se cache, probablement, dans notre fausse attitude vers la vie contemplative.

Nous avons oublié de quoi il s'agit dans la contemplation. Mais ce thème est, malheureusement, en dehors de cette conférence. Lisez la *Condition de l'homme moderne* d'Hannah Arendt. Et pardonnez la superficialité de ce compte rendu, qui se veut seulement un hommage.

Vilèm Flusser

Texte inédit d'une conférence – vers décembre 1975 ou début 1976 –
Texte rédigé juste après l'annonce de la mort d'Hannah Arendt,
le 4 décembre 1975 à New York.
Tapuscrit visible sur le site *Flusser studies*

« L'action est devenue une expérience de privilégiés, et ces derniers qui savent encore ce que c'est que d'agir sont peut-être encore moins nombreux que les artistes, leur expérience est peut-être encore plus rare que l'expérience authentique du monde et de l'amour du monde. »

Hannah Arendt – *Condition de l'homme moderne* (1958)

« Le secret – ce qu'on appelle diplomatiquement la « discrétion », ou encore *arcana imperii*, les mystères du pouvoir –, la tromperie, la falsification délibérée et le mensonge pur et simple employés comme moyens légitimes de parvenir à la réalisation d'objectifs politiques, font partie de l'histoire aussi loin qu'on remonte dans le passé. »

Hannah Arendt – *Du mensonge en politique* (1971)